

Jolanta Rachwalska  
von Rejchwald

Université Marie Curie-Sklodowska  
[jolanta.rachwalskavonrejchwald@mail.umcs.pl](mailto:jolanta.rachwalskavonrejchwald@mail.umcs.pl)

 <https://orcid.org/0000-0003-3159-1942>

TERRITOIRES DE  
L'ÉTRANGE. VOYAGE ET  
ÉCRITURE AUX LIMITES  
DE LA PASSION HUMAINE  
DANS *UN MONDE SANS  
RIVAGE* D'HÉLÈNE GAUDY

**Territories of the strange. Journey and writing at the limits of the human passion in *Un monde sans rivage* by Hélène Gaudy**

ABSTRACT

Hélène Gaudy's story, *Un monde sans rivage*, was based on the authentic events of 1897. It is about the Swedish Andree's balloon expedition to the North Pole, which ended in a catastrophe. The travelers' remains were accidentally decanted in 1930 along with other items, including photos. Gaudy, taking historical facts as a starting point, translating visual into discursive ones, writes a story of an intriguing, heterogeneous form, which is the subject of analysis. The analytical key becomes the adjective "strange", used by Andrée himself, which thus describes this journey. The presented analysis, with the help of the concept of strangeness, attempts to understand the essence of Andrée's expedition in terms of human experience of the world and otherness, of crossing the limits of the possible.

KEYWORDS: Hélène Gaudy, *Un monde sans rivage*, Andrée expedition, strangeness, fragmentary writing.

CONTEXTES. ÉVÈNEMENT

Chaque nation possède l'événement fédérateur, une histoire qui scelle son imaginaire collectif. Yuval Harari en parle à l'ouverture de *21 leçons pour le XXI<sup>e</sup> siècle* : « Les êtres humains pensent en récits, plutôt qu'en faits, en chiffres ou en équations. (...) Chacun, chaque groupe, chaque nation a ses histoires et ses mythes » (2018 : 13). Dans le cas de la Suède, c'était « la légende des aéronautes du Pôle Nord » (Besançon 1901 : 175), c'est-à-dire un périple en ballon à hydrogène du Svalbard au Canada avec l'objectif de survoler en cours de route le pôle Nord. Cette expédition fut lancée le 11 juillet 1897, par trois aéroliers suédois Salomon Auguste Andrée, Knut Frænkel et Nils Strindberg. Cette

« épopée d'Andrée » (Besançon 1901 : 175) fut non seulement manifestation de la passion de découvrir l'inconnu mais aussi elle fut porteuse des enthousiasmes nationalistes de ce pays nordique très en retard dans la course vers le Grand Nord, et des impérialismes ravivés par le rêve de conquête si présent dans ce dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, le projet d'Andrée, qui avait été reporté d'un an pour cause des mauvaises conditions météorologiques, reçut le soutien de quelques personnalités dont le roi Oscar ou Alfred Nobel (*cf.* Battail 2016 : para 18). Insuffisamment préparés, transportant à travers les neiges « des cravates, des cadenas, des punaises, un foulard de soie rose (...) une large nappe blanche ornée de broderies (...) tout un tas de choses inutiles » (Gaudy 2019 : 127), mus par leur volonté inébranlable, par la « folie tranquille, aveugle à l'échec » (Gaudy 2019 : 60), emportés par la vraie obsession de la découverte, ils ne sont jamais revenus de leur périple. Les restes des trois explorateurs ont été découverts en été 1930, par hasard, par un baleinier, après la fonte des neiges sur l'île Blanche (Kvitøya), la plus reculée de l'archipel du Svalbard. Cependant, malgré de multiples efforts des scientifiques qui ont ratissé la moindre parcelle de terre dans le périmètre d'étude, qui ont analysé le moindre os, on n'a jamais découvert les raisons directes de leur mort ; il n'y a que des hypothèses (Uusma 2017 : 275–276). Le philosophe allemand Odo Marquard disait que ce sont les histoires qui font les hommes ; celle de l'expédition d'Andrée n'a pas été racontée jusqu'au bout, son fil s'est rompu. À partir de ce moment, commence l'extraordinaire histoire de cette expédition transformée presque en légende nationale, parce qu'« on éprouve souvent plus d'intérêt pour ceux qui s'éclipsent que pour ceux qui reviennent » (Gaudy 2019 : 18). Andrée, Frænkel et Strindberg, ces aéronautes du Pôle Nord, ont été presque mythifiés et nimbés d'une aura légendaire :

De ces trois hommes, l'absence avait fait des créatures mythiques, pirates fantômes, marins engloutis dont les spectres ne cessaient de sillonner les mers. La Suède ne s'en était pas remise, le reste du monde non plus. Pendant trente-trois ans, les hypothèses s'étaient multipliées comme fleurissent aujourd'hui les théories sur les avions qui échappent aux radars (Gaudy 2019 : 18).

Georges Besançon (1866–1934), pionnier de l'aviation, titulaire d'un brevet de pilote aéronaute, a compris que l'insolite de cette expédition ainsi que le mystère qui planait autour de la mort des explorateurs contribuerait à la transformation imaginaire de l'expédition d'Andrée :

Tout porte à croire que l'expédition a été anéantie dans cette position de la mer glaciale à la suite d'une tragédie dont les détails ne seront jamais connus d'une façon officielle, mais sur laquelle l'imagination du romancier pourra peut-être s'exercer un jour, car on ne saurait trouver un sujet plus grandiose et plus émouvant » (Besançon 1901 : 175).

L'histoire lui donna raison, car « l'imagination du romancier » s'exerça à maintes reprises sur cet événement aussi bien en Suède que dans le monde entier. L'ouvrage d'Hélène Gaudy, *Un monde sans rivage* (2019) en constitue un flamboyant exemple d'originalité dont quelques aspects nous nous proposons d'étudier.

## PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODE

Dans son ouvrage *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple*, Jean Starobinski cite un extrait d'une lettre d'Erich Auerbach de 1922 : « Je me réjouirai beaucoup (...) si, dans votre technique de travail, vous ne partiez pas d'un problème général, mais d'un phénomène de détail, bien et fermement choisi, quelque chose comme l'histoire d'un mot ou l'interprétation d'un passage (...) » (Starobinski 1999 : 9). Étant tentée par cette suggestion de méthode, nous voulons entamer cette étude de l'œuvre d'Hélène Gaudy par un détail lexical, à savoir par l'adjectif « étrange » qui revient – régulièrement – comme un contrepoint lexical tout au long de ce récit. Il s'agit donc d'un détail endogène au texte, étant employé par le héros du récit, Salomon Andrée, initiateur de l'expédition en ballon sur le Pôle Nord de 1897. « C'est en vérité un étrange voyage » (Gaudy 2019 : 93), note-t-il énigmatiquement dans son journal de bord, du 11–12 juillet 1897, juste après leur envol. Il s'agit certainement d'une intuition personnelle, mais cet adjectif nous a interpellée. Nous avons donc décidé de nous lancer dans cette étude afin de vérifier l'efficacité de cette piste, de cette mise en relief lexicale, de son potentiel analytique et de ses limites interprétatives. Nous nous proposons donc d'en faire notre outil analytique et de lire ce récit par le biais de la notion de l'« étrange » afin d'étudier dans quelle mesure l'expérience humaine qui est relatée-racontée par Hélène Gaudy ainsi que le cadre formel dans lequel elle s'inscrit sont « étranges ».

Mais qu'est-ce que cela veut dire au juste « étrange » ? L'étymologie latine du mot (*extraneus*) est claire et signifie « du dehors, extérieur, qui n'est pas de la famille, du pays, étranger mais aussi « hors du commun, extraordinaire ». Le *Dictionnaire de l'Académie*, parmi les traits définitoires de l'adjectif « étrange », précise qu'il s'agit d'un phénomène qui « s'écarte sensiblement de l'ordre habituel, de l'usage commun ; singulier, surprenant, insolite ». On peut aisément constater que sa compréhension repose sur l'idée d'écart par rapport à ce qui est habituel, commun. L'adjectif « étrange » traduit donc la réaction à la confrontation avec quelque chose de différent, d'autre, d'inconnu ; « étrange » est ce qui amène une profonde sensation d'altérité, une sorte d'« hapax existentiel », comme disait Jankélévitch (1957 : 117). Le récit d'Hélène Gaudy rend compte, à maintes reprises, de cette sensation d'étrangeté face à des expériences, des sensations et des espaces qui sortent du commun. Or, dans le récit de Gaudy tout semble donc étrange. À commencer par la forme de son récit qui s'impose par sa différence dès l'ouverture du livre à tout un lecteur attentif.

### ÉTRANGETÉ GÉNÉRIQUE ET FORMELLE OU COMMENT RENDRE L'ALTÉRITÉ D'UNE EXPÉRIENCE HUMAINE ?

Il y a ceux qui explorent, ceux qui voyagent et écrivent et ceux qui écrivent sur les voyages des autres. C'est le cas d'Hélène Gaudy qui nous raconte une expédition polaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Celui qui s'attendrait à lire un récit linéaire qui coule du début à la fin doit se préparer à une déconvenue. Nous avons proposé comme outil analytique un concept d'étrangeté pour l'analyser car sa forme n'a rien d'ordinaire. Pour définir

la forme d'*Un monde sans rivage*, il faut procéder par élimination, parce que ce n'est ni un roman, ni un récit de voyage, ni un journal, ni un reportage. Ce texte s'écarte des matrices génériques convenues, il ne cadre à aucune convention : c'est un hors-genre ou un entre genres, un hybride générique qui ne rappelle rien d'existant. Sa forme fait penser plutôt à un patchwork de poétiques différentes qui s'entrecroisent formant un ensemble hétérogène mais harmonieux.

Le récit de Gaudy est donc mi-fictif, mi-documentaire, centré autour d'un événement qui, à cause de sa singularité, après être posé comme un fait historique, « est devenu[e] ensuite un fait divers » (Gaudy 2019 : 39), une sensation médiatique et, enfin, comme une légende nationale, vu sa teneur symbolique et imaginaire.

Gaudy, en racontant l'expédition, puise abondamment dans des documents authentiques (archives, correspondance privée, photographies) dont la bibliographie complète a été publiée à la fin de son ouvrage. Mais l'autrice ne s'arrête pas sur les faits, ne les force pas, car ce qui l'intéresse se trouve en dehors des faits vérifiables. Elle semble savoir que les hommes, « cherch[ent] encore trop à tout expliquer, à ramener l'insolite et l'inconnu à quelque chose de familier (...), comme le prétend Claude Lévesque en citant *La Volonté de Puissance* de Nietzsche : « L'aptitude de l'esprit à s'approprier ce qui lui est étranger se manifeste dans sa forte tendance à (...) simplifier le complexe, à négliger ou repousser l'hétérogène (...) » (Lévesque 1978 : 15-16). Gaudy semble en être consciente, car l'hétérogénéité est le principe même de la forme de son récit. Par conséquent, le registre factuel qui construit la trame de son récit est abondamment complété par la dimension imaginaire. Gaudy investit tous les interstices de cette expédition, elle s'immisce dans toutes les zones d'ombre, dans toutes les étrangetés de cette histoire essayant de combler, par le biais de son imagination, l'inconnu et l'étrange de ce périple. Elle va même jusqu'à pénétrer dans l'intimité des membres de l'expédition : elle évoque la relation amoureuse entre Nils Strindberg et Anna Charlier en inventant leurs rencontres intimes, voire leurs ébats amoureux. Enfin, elle désire faire comprendre cette folle aventure humaine, cette expédition insensée, « cette épopée qui pourtant n'a mene nulle part » (Gaudy 1919 : 28).

De cette rencontre entre le fait brut et la fiction, il ressort un récit complexe, poly-stratifié qui annihile les conventions et normes. Il est repérable dans le texte un fort mimétisme entre le fond du récit et sa forme : tout y est en éclats et lambeaux. À l'expédition ratée, qui n'a pas trouvé sa fin (heureuse), répond la forme inquiète, fragmentaire, brisée, éclatée du récit. Ces fragments textuels, toutes ces brisures semblent être des corrélats textuels des brisures naturelles (glace, icebergs) qui investissent le paysage du Grand Nord. En outre, la forme fragmentaire du récit fait penser à la construction du ballon : « C'était un patchwork complexe de pièces cousues entre elles faite de plusieurs morceaux » (Gaudy 2019 : 234). Cependant, la narration de Gaudy semble aller à l'encontre de cette fragmentation omniprésente, car elle tresse les fils mi-réels mi-fictifs de son récit comme si elle voulait relier, ressouder toute cette multitude de débris, colmater toutes ces fissures, craquelures et brisures, textuelles et imaginaires<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ajoutons que le projet scriptural d'Hélène Gaudy a trouvé un prolongement sous forme d'une exposition intitulée « Zones blanches » qui fait côtoyer le visuel et le scriptural.

## ÉTRANGE TERRITOIRE

Mais comment peut-on transcrire l'expérience des lieux inconnus, comment rendre compte de leur fondamentale altérité, de leur étrangeté ? La confrontation avec un espace défini principalement par trois traits : l'immensité incommensurable, le blanc aveuglant et le froid qui anesthésie la pensée et les sens est une expérience liminaire. Il s'agit d'un monde étrange parce qu'« insituable, (...) d'un monde hors site et peut-être hors temps. Qui jamais pourra dire le secret qu'il recèle ? (Lévesque, 1978 : 19). Il s'agissait donc de « cet étrange rapport à ce qui ne se laisse pas habiter et qui nous exclut sans cesse, le Dehors, l'abîme, le chaos » (Lévesque 1978 : 17). Les aventuriers du pôle Nord se retrouvent effectivement dans un espace qu'ils osent à peine regarder, tant il est étrange : il n'y a rien que du blanc dans une étendue sans bords où ils ne savent rien sur la direction à prendre sur ce « continent disloqué, éclaté » (Gaudy 2019 : 261).

Échoués sur la banquise, sans carte géographique, ni d'autres repères, ils commencent leur périple mi-terrestre, mi-maritime. Ce détail est pertinent, car ils souffrent du manque d'assise solide, immuable sous leurs pieds. Gaudy parle à plusieurs reprises de leur désir d'avoir de la terre ferme sous leurs pieds. Étant échoués sur la banquise qui, de surcroît, se dissout sous leurs pieds, ils ne sont plus maîtres de leurs mouvements. Ils marchent sans azimut, ni direction. Ils effectuent un mouvement qui n'a pas d'autre sens que le mouvement, mécanique et insensé. En résultat, leur mouvement s'avère paradoxal, car il ne mène nulle part. Mais ils continuent à résister, car ils continuent à traverser la banquise, tournent en rond croyant en survie. Et, peut-être, comme le suggère Gaudy, il fallait arrêter ce mouvement inutile, se livrer au paysage et devenir des voyageurs immobiles : « Ce serait une vraie innovation » (Gaudy 2019 : 113). Cependant, ils trouveront la mort sur la terre ferme, sur « une île inabordable – l'île Blanche – bloc de glace entre le bleu et le blanc » (Gaudy 2019 : 33), trouvée au hasard de l'itinéraire de leur marche. C'est là que prendra fin leur expédition, sur la terre, tandis qu'ils sont partis en s'élançant triomphalement dans un élément aérien.

## DISPARITION(S) : ENTRE PRÉSENCE ET ABSENCE

Nous l'avons déjà précisé à l'ouverture à notre propos que l'expédition aéronautique d'Andrée se terminera par une catastrophe dont les circonstances exactes ainsi que les raisons de la mort des trois hommes restent non élucidées jusqu'à aujourd'hui. Par conséquent, le thème de la disparition se répercute fortement dans la forme fragmentaire du récit. Une sorte de mimétisme entre le fond et la forme est repérable dans ce récit, car les fragments textuels sont à l'image des restes retrouvés sous la neige. Et comme les scientifiques ont ramassé soigneusement, presque avec religiosité tous les restes considérés presque comme des reliques, de la même manière procède Gaudy en réunissant différents fragments-épaves pour en faire un ensemble cohérent ; afin de transformer la disparition en réapparition. Suivant ses traits définitoires, le verbe « disparaître » veut dire « cesser de paraître, ne plus être visible ; mais aussi « partir, devenir introuvable, cesser d'exister, s'éloigner, se retirer ».

La disparition dans le récit possède plusieurs facettes. Au début, Andrée avec ses deux coéquipiers prennent l'envol, donc cessent d'être visibles. Après quelques jours, la catastrophe survient. Leur ballon perd de l'altitude et ils échouent sur la banquise. Ils essaient de retrouver le chemin, ils se perdent ; en Suède, ils sont déjà considérés comme disparus. Tout s'efface autour d'eux au sens propre du terme, comme cela se passe aussi dans le journal d'Andrée où les phrases deviennent de plus en plus rares, courtes et énigmatiques. L'omniprésente blancheur arctique qui les aveugle et détériore leur peau, la neige et la glace sont des métonymies de la disparition et symbolisent leur lent et progressif effacement. Encore vivants, ils sont plongés dans la disparition blanche.

Quand un baleinier retrouve par hasard les restes de trois hommes, ces disparus réapparaissent sous forme des restes organiques amorphes : « ils ne sont plus, ces corps, qu'un assemblage fragile d'os blanchâtres et de tissu râpé » (Gaudy 2019 : 39) et sous formes de traces, de vestiges, car on retrouve aussi les lambeaux de vêtements, différents objets personnels, journal de bord, et la pellicule photographique. Cette dernière est une forme-limite de leur réapparition. Ils accèdent donc à une présence fantomale, ce qui est une autre forme de l'absence. Après trente années d'absence, ils recommencent à exister, « à être là », à reprendre la place au sein de leur collectivité, de leurs familles mais sous une autre forme, celle d'une légende ou d'un mythe. Paradoxalement, leur non-retour, leur absence a accéléré la formation de ce mythe. Comme si le mythe se substituait subrepticement à leurs corps et, de cette manière, leur conférait un autre type de présence – la mémoire éternelle, sans bornes.

## DU PARTICULIER À L'UNIVERSEL

Même si l'expédition Andrée demeure le thème principal de l'œuvre, derrière les trois aéronautes apparaissent des figures d'autres explorateurs qui étaient mus par la même obsession de la découverte. Le drame des trois aéronautes suédois constitue le pivot de cet ouvrage autour duquel gravitent d'autres récits-expériences qui racontent les exploits ratés ou inaboutis d'autres humains emportés par un désir de découverte, par une irréprouvable curiosité. Salomon Andrée n'a fait que rejoindre le cortège des explorateurs, provenant parfois d'autres siècles mais qui ont, tous, la même curiosité et la passion de la découverte. Qui plus est, ce sont ceux dont les périples n'ont pas abouti. De cette manière, ils forment un long fil de l'inachèvement humain.

À lire attentivement le récit de Gaudy, il s'avère qu'elle n'écrit pas seulement sur le périple d'Andrée, aussi fameux soit-il. Tout en se focalisant sur son périple, elle l'inscrit dans l'histoire universelle de la conquête du monde. Elle tire du passé d'autres profils de grands passionnés, de véritables expérimentateurs, les mettant en résonance avec l'aventure d'Andrée. Rappelant sa principale motivation de « ne pas rester des simples anneaux de la chaîne commune, ne pas être oublié » (Gaudy 2019 : 102), Gaudy complète cette longue file humaine avec des noms qui se sont rendus célèbres grâce à leur passion de conquête, grâce à la volonté de reculer les limites du possible. Elle passe donc en revue les figures des pionniers de l'aéronautique, telles que l'inventeur portugais Bartolomeu de Gusmão (1782), Jacques Charles fait voler le premier ballon à gaz (nommé charlière), Pilâtre de

Rozier, le premier homme qui gagne le ciel, la première femme aéronaute, Élisabeth Tible, enfin l'exploit d'Étienne de Montgolfier. Elle ravive aussi le souvenir de personnes peu connues, comme un certain tailleur pour dames, Franz Reichelt, d'origine autrichienne qui, en février de 1912, saute du premier étage de la tour Eiffel convaincu que son costume, ressemblant aux ailes d'une chauve-souris, lui permettra de voler.

Tous ces gens, les aventuriers aux projets fous, ou les héros des glaces, connus et moins connus, se ressemblent étrangement. À l'origine de leurs actes, il y a toujours le même principe d'insuffisance, une passion avoisinant l'obsession qui les éjecte au-delà du cadre de la vie normale, les éloigne de leurs existences douillettes et les pousse à transgresser les limites du possible.

Hélène Gaudy se sert de l'expédition ratée d'Andrée pour créer une forte résonance qui se répand, vibrante, à travers le temps, entre ceux qui ont aussi voulu s'essayer à rêver l'étrange et le hors-limite et qui forment une longue chaîne interhumaine – transhistorique et transgénérationnel. L'aventure singulière d'Andrée sert donc à révéler le pluriel pour former le un multiple. Considérée sous cet angle, l'étrange expédition Andrée agit comme un démultiplicateur d'expériences et d'existences.

L'autrice veut nous montrer que tous ces aventuriers de l'espace, indépendamment de l'époque où ils ont émergé ont quelque chose en commun : la passion de conquérir, et le refus de ne pas être, comme Andrée, de simples maillons dans la chaîne des oubliés. Ces explorateurs appartiennent à des époques différentes mais pour autant ils forment, tous, une vaste communauté de gens qui représentent la même attitude envers la vie et l'existence. Ils partagent donc le même

(...) élan, une impulsion qui commande et la soumet comme à un ordre ; (...) une curiosité qui prend feu et flamme dans tous ses sens, véhémence, dangereuse, un désir de monde vierge (...) ; un besoin séditieux, despotique, volcanique, de prendre les routes de l'étranger et de l'inconnu, de se mettre au froid, au dégrisement, à la glace (...) ; une honte cuisante de ce qu'il vient de faire, mais à la fois une jubilation de l'avoir fait (...) » (Lévesque 1978 : 16–17).

Cependant, il ne faut pas oublier que le récit d'Hélène Gaudy porte sur une expédition qui se termine par un échec. Pourtant, en Suède, elle est entourée d'un nimbe de grandeur. Pourquoi ? Parce qu'on parle moins d'échec que d'inachèvement. Leur œuvre inachevée de conquête a toutes les chances d'être reprise par quelqu'un d'autre qui se manifestera à un moment donné de l'histoire. Même s'ils n'arrivent pas, même s'ils s'embarquent dans des expéditions sans retour, leur grandeur réside dans l'acte de partir et non pas dans celui d'arriver.

Hélène Gaudy pose une question intrigante : Pourquoi en parler, en écrire ? Parce que ce genre d'histoires humaines sert de révélateur des contenus occultés : « Il y a des histoires qui réveillent quelque chose dont on ignorait jusqu'à la présence » (Gaudy 2019 : 292) ; réfléchir sur elles « (...) est un moyen détourné de fouiller en nous-mêmes, de gratter là où [nous] ne sav[ons] pas qu'il y avait eu une plaie » (Gaudy 2019 : 293).

## ÉLÉMENTS DE CONCLUSION

« À la base de chaque être, il existe un principe d'insuffisance », disait Blanchot (1983 : 15). Hélène Gaudy a écrit un étrange livre sur l'étrangeté des hommes qui forment « une chaîne souterraine faite de scientifiques, d'internautes, d'écrivains, de curieux » (Gaudy 2019 : 293). Ils sont tous comme ce Franz Reichelt, qui saute la tête en bas du haut de la Tour Eiffel, pour défier la gravitation et se sentir voler, pour donner libre cours à sa passion de conquérir l'inconnu et pour se confronter avec l'altérité désirable du monde. Pour tous ces hommes : « Vivre à titre d'expérience et s'offrir à l'aventure, c'est emprunter le chemin du risque et de la guerre, c'est rechercher d'abord et avant tout l'œuvre, non le bonheur entrevu ou le lit de repos » (Lévesque 1978 : 19) ; l'œuvre, non pas le bonheur, insistons-y. Le chemin du risque compris comme œuvre pourrait sembler une idée paradoxale. Mais grâce à cette forme non conclusive et inachevée de leurs incessantes tentatives, cette grande roue de la passion et de la curiosité humaine roule à travers les siècles.

## BIBLIOGRAPHIE

- BATAIL Jean-François, 2016, « L'Appel du Grand Nord. Entre fascination exotique et curiosité scientifique », *Études Germaniques*, n° 2(282), 235–249. DOI : 10.3917/eger.282.0235. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-germaniques-2016-2-page-235.htm>.
- BENETTI Pierre, 2019, *L'effacement de l'effacement*, (in :) *En attendant Nadeau. Journal de la littérature, des idées et de l'art, du 7 octobre 2019*. URL: <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/10/07/effacement-gaudy/>.
- BESANÇON Georges, 1901, « L'Épilogue de l'épopée d'Andrée », (in :) *L'Aérophile. Revue mensuelle illustrée de l'aéronautique et des sciences qui s'y rattachent*, 9 Année – 1901.
- BLANCHOT Maurice, 1983, *La Communauté inavouable*, Paris : Éditions de Minuit.
- GAUDY Hélène, 2019, *Un monde sans rivages*, Paris : Actes Sud.
- HARARI Yuval, 2018, *21 leçons pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris : Albin Michel.
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, 1957, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Paris : PUF.
- LÉVESQUE Claude, 1978, *L'étrangeté du texte. Essais sur Nietzsche, Freud, Blanchot et Derrida. 10/18*, Paris : Union Générale d'Éditions.10/18.
- STAROBINSKI Jean, 1999, *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple*, Paris : Seuil.
- UUSMA Bea, 2017, *Ekspedycja. Historia mojej miłości*, traduit Justyna Czechowska, Warszawa : Marginesy.